

—Oui, je le veux ; mais comment, puisque vous m'avez acheté sa vie ?

—Oh ! ceci nous regarde, dit Schiba d'une façon terrible.

Les yeux du vieil Indien lancèrent un tel éclair de haine en prononçant ces paroles, que le visage de Georges exprima une soudaine hésitation.

—Il va vous prendre celle que vous considériez déjà comme votre fiancée il y a quelques mois, reprit le vieil Indien ; il vous a blessé cruellement l'âme et le corps, il détruira votre avenir. Pourquoi hésiter ? Acceptez ce que je vous offre ; faites cause commune avec nous, jurez de nous seconder dans tous nos projets contre lui, fût-ce même au péril de votre vie, et avant un an vous serez millionnaire.

—Jurez, dit à son tour l'inconnue, et, comme vient de le dire Schiba, avant un an je vous donnerai de quoi vous faire aussi riche que si vous l'aviez emporté sur notre ennemi.

L'incrédulité se peignit sur le visage de Georges.

—Vous doutez ?... Schiba, donne-moi ma cassette, afin que je lui prouve que je ne lui fais pas une vaine promesse.

Le Khansaman poussa un bouton caché dans la muraille du petit boudoir où se passait cette scène, un placard dissimulé par les tentures s'ouvrit, et le vieil Indien y prit un coffret d'ébène garni d'acier, fermé par une serrure microscopique. L'inconnue tira de son sein un petit sachet de velours, en sortit une clef d'or d'un merveilleux travail et, l'ayant introduit dans la serrure du coffret, plaça celui-ci tout ouvert devant le jeune homme, en ajoutant :

—Tenez, monsieur de Maurange, voilà de quoi faire la fortune d'un roi.

Georges demeura ébahi. Le coffret était rempli de diamants, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, d'opales, de perles fines d'une grosseur énorme, d'une pureté parfaite et conséquemment d'un prix inestimable.

—Il y a là de quoi payer dix fois le prix que je vous offre.

—En effet, fit de Maurange d'une voix altérée.

Et, sans quitter des yeux le coffret tentateur, il ajouta :

—Fixons la somme que vous me donnerez, si j'accepte :

—Mais trois millions, est-ce assez ?

—Trois millions ?... Oui, oui !... Et quand les aurais-je ?

—Le jour de la mort du marquis d'Alviella, dit Schiba.

—Un nouveau duel ? demanda Georges.

—Non pas, fit l'inconnue.

—Un meurtre, alors ? s'écria de Maurange. Vous voulez que je le tue ?

—Ce serait trop doux, répliqua l'inconnue. Non, monsieur de Maurange, nous ne voulons pas cela : vous n'aurez avec M. d'Alviella ni duel, ni querelle, son sang ne sera pas plus versé par vous que par nous, s'il coule ; mais nous voulons sa mort, mort terrible, épouvantable ; et, sur l'âme de celui que je pleure, je vous le jure, il mourra deux fois coupable !

—Par l'âme de Buxio, par l'âme de Nahouâ, il mourra ! répéta Schiba.

Georges regarda avec terreur ses deux interlocuteurs sans rien comprendre, si ce n'est que rien au monde ne pourrait les faire renoncer à leur projet. En parlant, la

jeune femme s'était animée, le feu d'une haine terrible et implacable brillait dans ses yeux. Schiba, au contraire, calme et solennel, tout en offrant, par son attitude, un saisissant contraste avec sa compagne, n'en exprimait pas moins une résolution immuable.

L'offre des trois millions tentait de Maurange au dernier des points, cependant, comprenant que l'occasion qui s'offrait à lui de pénétrer plus complètement dans la vie de ses hôtes mystérieux ne se présenterait peut-être plus jamais, il aborda brusquement la question par ces mots :

—Racontez-moi votre vie, je suis à vous.

—Pour cela, jamais, fit Schiba. Vous pouvez partir.

—Mais vous connaissez bien la mienne, répliqua de Maurange, ne trouvant que cette médiocre raison de justifier l'immense curiosité qui venait de s'éveiller en lui.

—Nous devons la savoir ; mais que vous importe notre passé ?

—C'est juste, répondit de Maurange, après un moment de réflexion.

—Vous acceptez donc ? Eh bien ! jurez !

—Un moment encore : la preuve que le marquis épouse mademoiselle Schunberg ?

—La voici, fit Schiba en mettant sous les yeux de Georges la lettre de madame Firmin.

—C'est vrai, reprit le jeune homme, après avoir lu. Eh bien ! je jure de vous seconder si le mariage s'accomplit.

—Et moi de vous donner ce que je vous ai promis dès que nous aurons atteint notre but, fit l'inconnue.

A partir de ce pacte, dont de Maurange ne comprenait pas encore toute la portée, il suivit ponctuellement les ordres de la jeune femme et ceux de Schiba. Ils furent, du reste, d'une simplicité grande. Le jour du mariage du marquis d'Alviella avec Clotilde, ils vinrent, on le sait, tous les trois blottis dans une calèche, assister à la sortie des nouveaux époux de l'église. Ce fut la seule fois que de Maurange quitta la villa, où l'inconnue lui ordonna de rester constamment, afin de n'attirer sur eux l'attention de personne. Les choses allèrent ainsi jusqu'au moment où la dernière lettre de madame Firmin, venue de la Touraine, apprit à Schiba que le bonheur de Sanchez était sans bornes et qu'il idolâtrait Clotilde.

—Le moment d'agir est venu, maîtresse, dit-il à la jeune femme, après lui avoir communiqué cette lettre, je partirai ce soir.

En effet, le soir même, sir Perkins quitta Paris. Lorsque Georges demanda à l'inconnue le but de ce voyage :

—Nous irons bientôt le rejoindre, fut la seule réponse.

De Maurange n'insista pas. Il se sentait dominé par l'étrange créature dans l'intimité de laquelle il vivait, et cette domination était même si grande qu'elle avait empêché Georges de sentir renaître en lui la pensée de se faire aimer par cette femme idéalement belle et plus riche encore que toutes celles qu'il avait rencontrées dans sa vie. Quelques jours après le départ de Schiba, l'inconnue annonça à de Maurange qu'ils partiraient pour Amboise le lendemain matin. Ce voyage se fit en poste. Trois chaises emportèrent vers la Touraine tous les habitants de la villa, c'est-à-dire Georges, l'inconnue et les bahis. Sir Perkins les attendait à Amboise ; lorsqu'ils y arrivèrent, il prit placé dans la voiture où se trouvaient la jeune femme et de Maurange. Les premiers mots qu'il prononça furent :